

Robert Lalonde, Fannie Loiselle, Denis Thériault

Isabelle Beaulieu

Numéro 163, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83200ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, I. (2016). Compte rendu de [Robert Lalonde, Fannie Loiselle, Denis Thériault]. *Lettres québécoises*, (163), 20–21.

☆☆☆

ROBERT LALONDE

Le petit voleur

Montréal, Boréal, 2016, 192 p., 19,95 \$ (papier), 14,99 \$ (numérique).

Une fratrie d'âmes

En choisissant d'utiliser Tchekhov comme personnage dans un roman, Robert Lalonde se fait visiblement plaisir. Rapidement, on constate l'étroite parenté qui les lie, même s'ils ont vécu à plus d'un siècle d'écart, même si les pays qui les ont vus naître sont séparés par près de 7 000 km. Quand deux frères d'âme se rencontrent, ils se reconnaissent.



IÉGOROUCHKA, C'EST MOI !

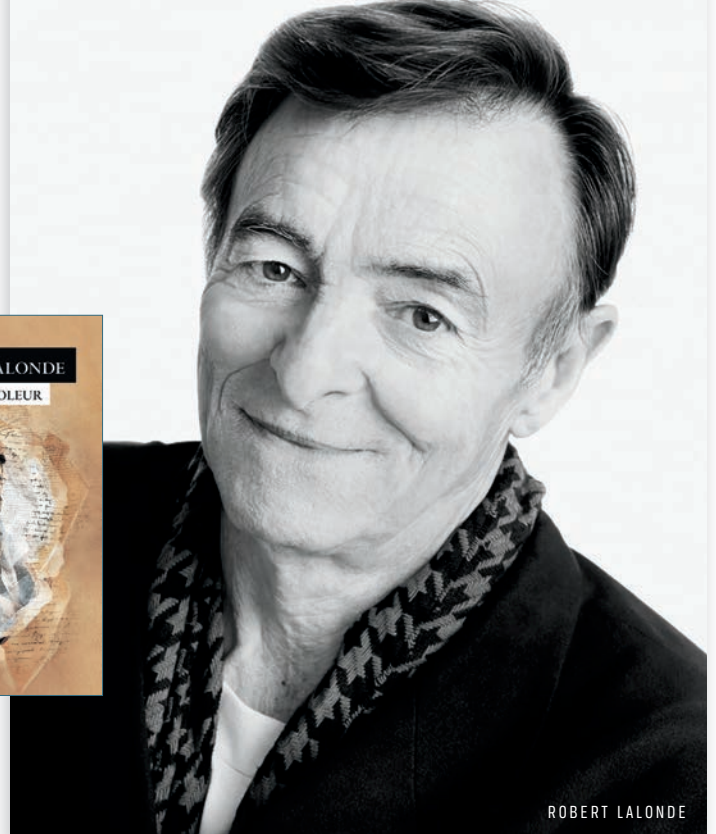
On peut facilement présumer que le petit voleur, qui a pour vrai nom celui de Josapht, mais qui se fait appeler Iégorouchka, car il se prend pour ce personnage de *La steppe*, une nouvelle de Tchekhov, c'est Robert Lalonde. Le jeune écrivain en quête d'absolu, pétri de sentiments mille fois décuplés par rapport à ceux du commun des mortels, on le pressent partout dans les œuvres de Lalonde comme dans celles de Tchekhov. Ce livre est en somme un hommage aux maîtres, à ceux et à celles qui nous révèlent à nous-mêmes, aux êtres qui nous font et à qui, plus tard, quand on devient soi-même écrivain, on vole quelques morceaux, tout simplement parce qu'ils semblent légitimement nous appartenir.

Pour l'histoire, le jeune Josapht, après avoir interprété une des missives du maître comme un appel à l'aide qui lui serait personnellement adressé, part sur-le-champ pour Mélikhovo afin de lui prêter assistance. Tandis qu'il est dans le train, il fait la rencontre fulgurante d'un premier amour qui porte le nom d'Alba. C'est transfiguré par cet émoi nouveau qu'il arrive chez Anton Tchekhov, mais il arrive trop tard, ce dernier est parti à Nice pour y soigner sa toux venimeuse. Lorsqu'il reviendra enfin à Mélikhovo, Iégor se sera enfui avec l'argent qu'avait envoyé le maître pour les dépenses.

La part de vrai et de faux, nous ne la connaissons pas, mais qu'importe puisque la vérité finit toujours par se dérober. Nous ne sommes après tout que la somme de nos influences et il est évident que Lalonde se réjouit de citer le maître comme Iégor aimait imiter sa plume. À quelques égards, ce roman donne l'impression de ne pas être achevé — il déborde de thèmes pêle-mêle et le fil est parfois difficile à suivre. Et il est bref pour nous montrer comme il faut toute l'ampleur tchékhovienne qu'il nous fait entrevoir, si bien qu'il nous laisse un peu inassouvis. Mais même si cette œuvre n'est pas majeure dans la bibliographie de l'auteur, aucun Lalonde ne se refuse.

LA FERVEUR DANS TOUS LES MOTS

On aime Lalonde parce qu'il est d'un seul bloc. Il n'économise rien, il assume ses ardeurs et il célèbre ses contradictions autant qu'il les déplore. Il écrit parce qu'il a aussi « le soupçon qu'il y a quelque chose à trouver au-delà de la joie et de la souffrance » (p. 45). Lalonde a décidément l'âme russe, celle des grandes émotions, celle qui le fait crier à tout vent : « Pourquoi est-ce que nous vivons, tous ? » (p. 145) Et si, au milieu d'un passage, il n'arrive pas à choisir



ROBERT LALONDE

le mot le plus approprié, il les met tous, mélangeant les couleurs, les sentiments, les impressions et les souvenirs, sans compromis, sans mesure. Le cœur gorgé d'infini de Lalonde n'arrive pas à tout contenir : nécessairement il explose, amoureux fou qui allume de grands feux. Toutes choses qui, chaque fois que je le lis, me font dire avec une grande affection : « Ah ! Ce cher Robert ! » Comme à un intime qui me comprend, qui me permet d'être ce que je suis, c'est-à-dire quelqu'un qui, quand c'est trop, pense encore que ce n'est pas assez. D'ailleurs, j'en reprendrais bien.

☆☆

FANNIE LOISELLE

Saufs

Montréal, Marchand de feuilles, coll. « [FCEJ] », 2016, 288 p., 23,95 \$.

Nous sommes tous en voie de disparition

À Brossard, Marie-Ève, une jeune mariée, vient d'acheter sa première maison. À Montréal, son frère Vincent refuse de s'établir quelque part, et il est toujours en mouvement. Entre les deux, le lecteur intrigué. Parfois convaincu, parfois laissé sur sa faim.

C'est sans véritables questionnements que Marie-Ève déménage à Brossard avec Mathieu, son *chum steady*, élevé au rang de mari puisque leur union a été officialisée, et leur bonheur aussi par le fait même, en principe du moins. En fait, pourquoi pas ? Mais si le couple est en droit de prendre sa place au palmarès des vies réussies, rien n'est moins sûr. Marie-Ève ne parvient pas à s'approprier cette vie qu'elle s'en est allée faire en banlieue où elle s'est « installée » sans jamais l'avoir vraiment fait : la plupart des boîtes sont encore à défaire et témoignent du bancal entre-deux sur lequel elle tangué. Le plus difficile est probablement de constater qu'avoir réussi à obtenir travail, mari et maison n'a pas nécessairement augmenté son IRB (indice relatif

de bonheur). Une fois arrivée à destination, la jeune femme se trouve devant un panorama qui n'offre pas la vue espérée.

Me voilà redevenue une adolescente qui passe son temps à attendre que quelque chose arrive enfin. Mais sans l'anticipation, sans l'assurance naïve de la vie grandiose qui doit forcément m'attendre au bout du purgatoire. (p. 102)

Cette vacuité, qui définit l'existence de la jeune femme, reflète ces moments charnières devant lesquels tous, un jour ou l'autre, nous nous retrouvons, pris d'hébétéude par la pusillanimité de nos vies.

LA VIE EST UN SONGE

Pour Marie-Ève, même ce qui était stable et tangible semble s'évaporer, comme si en somme tout ce qu'elle avait vécu devait maintenant être remis en doute. Était-elle depuis tout ce temps au milieu d'un rêve? Même les gens autour d'elle semblent portés disparus l'un après l'autre. Nous passerons ainsi du récit très réaliste à un univers plus onirique, laissant place à un deuxième degré qui suggère que ceux que nous croyons connaître nous échappent, y compris nous-mêmes.

De son côté, Vincent refuse tout ce qui voudrait l'attacher, le figer. Perpétuellement en changement, il croit déjouer le cours saugrenu des choses qui voudrait le prendre et rester le seul maître de ce qui

lui arrive. Il habite chez l'un et chez l'autre, il change fréquemment de boulot et ne consent jamais à officialiser une relation amoureuse. Pourtant, le temps fait quand même son œuvre et vous aspire inévitablement dans son vortex.

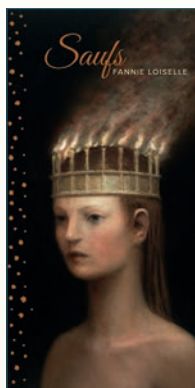
Je ne voulais surtout pas me poser quelque part, m'attacher à quelqu'un. Mais je me rends compte que ça ne change rien. Qu'on fasse du surplace ou qu'on se démène, le courant nous emporte. (p. 279)

La narration, qui est menée tantôt par Marie-Ève, tantôt par Vincent, est constituée de bribes décousues qui ne servent pas toujours l'ensemble. Si les thèmes proposés sont éminemment intéressants — la poursuite du bonheur, le temps insaisissable, la nature impermanente des êtres —, leur traitement demeure somme toute léger. Ce qui n'empêche pas de rencontrer au détour d'une page la

beauté d'un morceau :

[...] il y avait une fille au vestiaire qui se faisait tatouer un mandala dans le dos. Chaque fois qu'elle vivait quelque chose de difficile ou qu'elle se sentait triste, elle s'en faisait tatouer un petit bout. Et ça la rassurait de voir que, même si elle pensait souffrir beaucoup, ce n'était jamais tant que ça, juste quelques points dans un grand dessin. (p. 264)

Ce qui nous rappelle que les causes du bonheur comme celles du malheur sont bien relatives.



DENIS THÉRIAULT

La fiancée du facteur

Montréal, XYZ, 2016, 160 pages, 19,95 \$ (papier), 14,99 \$ (numérique).

Le cœur a ses raisons

Bravant tout ce qui pourrait s'opposer à son amour pour Bilodo, Tania Schumpf ira jusqu'à arc-bouter le destin pour qu'il prenne la forme qu'elle souhaite. Mais tôt ou tard, il reprendra sa place puisque nul ne peut faire dévier les desseins médités par la grande existence.

Le début est surprenant tellement il est banal et descriptif. Un personnage nous est présenté : Tania Schumpf, 23 ans, venue de Bavière pour des études universitaires à Montréal, puis serveuse dans un restaurant de quartier où elle tombera sous le charme d'un beau facteur qui vient s'y sustenter tous les midis. La prémisse apparaît bien mince et nous n'en saurons pas beaucoup plus des personnages qui nous paraissent unidimensionnels.

Après avoir appris que Bilodo serait probablement amoureux d'une belle Antillaise, l'horizon de Tania Schumpf est en entier avalé. « Il lui semblait que sa vie tirait à sa fin, qu'il ne lui restait qu'à périr. À une autre époque, elle serait entrée au couvent. » (p. 36) Un tel usage de superlatifs, s'il n'est pas reçu comme une proposition comique, ne peut pas tenir la route. En l'approchant ainsi, c'est-à-dire une histoire qui se veut au service de l'anecdote et qui souhaite avec bonhomie procurer un joli moment au lecteur, on devient un peu moins critique. On ne croit plus que l'auteur s'en prend à notre intelligence lorsqu'il essaie de nous faire croire que Tania peut fabriquer de toutes pièces

un passé à un Bilodo devenu amnésique après un accident, comme si aucun ami, aucune connaissance ne pouvait jamais se manifester ; en nous faisant croire que des personnes saines peuvent se substituer à une autre après la mort de celle-ci ; en transformant une jeune femme tout ce qu'il y a de plus normal en psychopathe de première ; en nous fomentant une intrigue dont la conclusion ressemble au reste : abracadabrante.



LE CONTENU ET LA FORME

Plus tard, nous découvrirons à Bilodo une passion pour les haïkus, forme de poésie japonaise. Au centre des échanges poétiques que Bilodo entretiendra avec Ségolène, l'épistolière de feu Gaston Grandpré, se trouve ce haïku qui revient comme un leitmotiv : « Tourbillonnant comme l'eau/contre le rocher/le temps fait des boucles. » C'est probablement cette constante alternance entre la profondeur et l'ironie qui fait perdre pied au lecteur. Quand il accueille l'histoire avec réalisme, on le projette dans la cocasserie, et vice versa.

Plus on avance dans la lecture, plus on se rend compte que le vocabulaire et la texture des phrases sont étoffés. Même que tout coule et est échafaudé dans une langue riche et pleine que Thériault élabore et maîtrise avec une évidente habileté. Le synopsis demeure cependant rocambolesque et quelques phrases rendent perplexe par leur convenance :

Ils étaient là, plantés sur le balcon, et Tania eut l'intuition qu'il allait se passer quelque chose. C'était un de ces moments rares qui surviennent quand on s'y attend le moins, pendant lesquels on sent que tout peut arriver, qu'il suffirait d'un rien pour que le destin bascule. (p. 38)

Lu au premier degré, une telle phrase est impossible tant la formule est éculée, et le récit ne peut déjà plus prétendre à une quelconque vraisemblance. Bref, un bon divertissement.